la fois dans son sens usuel et dans son sens musical, en ce passage des *Folies amoureuses :*

AGATHE.

Qu'il fasse une musique, et prompte, et vive, et [tendre,
Qui m'enlève.

LISETTE *à* CRISPIN.

Entends-tu?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'est comme qui dirait une *fugue*...

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une *fugue* en musique est un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup.....

FUGUÉ, ÉE adj. (fu-ghé — rad. *fugue*). Mus. Qui est dans le style, dans la forme d'une fugue : *Morceau* FUGUÉ. *Le contre-point* FUGUÉ *est un contre-point par imitation.* (Fétis.)

FUHRICH (Joseph), peintre allemand, né à Kragau (Bohême) en 1800. Protégé par M. de Metternich, il reçut d'abord une brillante éducation littéraire à Prague; puis, ayant montré d'excellentes dispositions pour la peinture, on l'envoya travailler deux ans à l'Académie de Vienne. De là, son généreux protecteur le fit aller à Rome, où, après une année seulement d'études, il vit ses productions recherchées par les amateurs. Quelque temps auparavant, il avait, en collaboration avec Schnoor, Roch et Overbeck, travaillé aux immenses et fastueuses décorations de la *villa Mastimi ;* toutefois, ce travail médiocre ne lui aurait pas acquis un grand renom, sans l'affection de son protecteur; sa vogue factice ne dura que jusqu'à la mort de M. de Metternich. Le peintre demeura seul avec son talent trop surfait, et des amis... dont l'enthousiasme s'était calmé. Avant cette date, il avait produit la plupart des œuvres que l'on trouve de lui dans les musées allemands. Voici les plus remarquables : un *Pater noster*, l'*Histoire de sainte Geneviève*, le *Triomphe du Christ*, la *Glorification du Christ ;* ces deux derniers tableaux sont des pastiches du Titien, et le peintre allemand n'a déguisé sa copie que par les arrangements des draperies. On voit de lui, dans l'église de Stockerau, un *Vœu de saint Aloysius* qui a la roideur du Pérugin, mais qui n'en a pas la ligne suave, la poésie pénétrante. Citons encore les quatorze cartons représentant le *Chemin de la Croix*, si populaires dans les imageries religieuses, l'auteur les ayant gravés lui-même dans les proportions voulues par les industriels de la place Saint-Sulpice. A l'Exposition universelle de 1855, M. Fuhrich envoya plusieurs dessins dans lesquels on voyait tous les efforts qu'il avait dû faire pour leur donner le *ton vieux*, l'aspect des anciens maîtres; c'étaient : la *Confirmation à Samarie par les apôtres Pierre et Jean;* la *Prédication de Saint Pierre; Saint Paul à l'aréopage d'Athènes*, et *Néhémie*.

M. Fuhrich est membre de l'Académie de Vienne, et chevalier de Saint-George et de François-Joseph.

FUHRMANN (P. Mathias), historien allemand, mort à Vienne en 1773. Il fit partie de l'ordre de Saint-Paul, et devint définiteur général de la province d'Autriche. Ses principaux ouvrages sont : l'*Autriche ancienne et moderne* (Vienne, 1734, in-4°); *Vienne ancienne et moderne*, (Vienne, 1738); *Histoire générale, ecclésiastique et séculière de l'Autriche* (1769, in-4°).

FUHRMANN (Louis), peintre polonais d'origine prussienne, né en 1784, mort en 1829. Il fit ses premières études artistiques à l'Académie des beaux-arts de Prague, passa ensuite plusieurs années à Rome, et revint s'établir à Posen, où il trouva un généreux protecteur dans le prince Antoine Radziwill, et où il fut nommé professeur de dessin à l'Ecole des arts et métiers. Le comte Edouard Raczynski, ayant entrepris un voyage en Turquie, l'emmena avec lui, et c'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les planches qui ornent la relation de ce voyage, publiée en 1821. Parmi ces gravures, on remarque surtout une *Vue d'Odessa*, que Fuhrmann dessina dans des circonstances assez dramatiques : au moment où le vaisseau qui portait les voyageurs allait aborder dans le port de cette ville, il s'éleva une violente tempête qui le jeta en pleine mer; profitant de cette occasion, l'artiste se fit attacher au grand mât, et, dans cette position, il exécuta un dessin d'un effet vraiment grandiose et saisissant. Parmi les tableaux de Fuhrmann, nous citerons : la *Transfiguration sur le mont Thabor;* l'*Assomption de la Vierge; Saint Jean dans le désert ; Saint Stanislas Kotska recevant la communion de la main d'un ange*, son tableau le plus estimé, qui décore l'autel de la cathédrale de Posen; *Saint Marcel;* la *Sainte Famille;* la *Famille des comtes Raczynski; Ignace, comte Raczynski, archevêque de Gnesen*, etc. La plupart de ces toiles font partie de la collection de la famille Raczynski. Fuhrmann exécuta, en outre, plusieurs tableaux pour le prince Radziwill, ainsi qu'un grand nombre de portraits fort recherchés aujourd'hui.

FUHSE ou **FUSE**, rivière de Prusse, prov. de Hanovre. Elle prend sa source dans le bailliage et à 6 kilom. N.-E. de Liedenburg, entre dans le duché de Brunswick, dont elle baigne la partie occidentale, coule de nouveau dans le Hanovre et se jette dans l'Aller à Celle, après un cours de 68 kilom. du S. au N.-E.

FUI, IE (fu-i) part. passé du v. Fuir. Que l'on fuit, que l'on évite : *Les méchantes langues doivent être* FUIES *comme la peste.*

FUIE s. f. (fuî). Petit colombier fermé d'un volet.

— Féod. *Droit de fuie et colombier.* V. COLOMBIER.

FUIR v. n. ou intr. (fuir — lat. *fugere*, mot qu'Eichhoff rapporte, ainsi que le grec *pheugo*, à la racine sanscrite *bhrais*, craindre, éviter. Delâtre, avec plus de raison, selon nous, indique comme radical le sanscrit *bhugh*, tourner, courber, et il explique la transition d'un sens à l'autre par l'exemple du verbe grec *trepô*, qui signifie à la fois tourner et mettre en fuite. — *Je fuis, tu fuis, il fuit, nous fuyons, vous fuyez, ils fuient; je fuyais, nous fuyions, vous fuyiez; je fuis, tu fuis, il fuit, nous fuîmes, vous fuîtes, ils fuirent; je fuirai, nous fuirons; je fuirais, nous fuirions; fuis, fuyons, fuyez; que je fuie, que nous fuyions, que vous fuyiez; que je fuisse, que nous fuissions; fuyant; fui, fuie*). S'éloigner rapidement pour échapper à quelqu'un ou à quelque chose : FUIR *devant le danger.* FUIR *devant l'ennemi.* FUIR *loin de sa patrie. Ni les chevaux ne vont vite, ni les hommes ne sont adroits que pour* FUIR *devant le vainqueur.* (Boss.) *Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles* FUIENT, *c'est pour être atteintes.* (J.-J. Rouss.)

. . . . . *Fuir* n'est un déshonneur
Que pour ceux dont on peut soupçonner la valeur.
CRÉBILLON.

— Par ext. Se mouvoir, s'éloigner avec rapidité : *La locomotive* FUIT *en sifflant. Le ruisseau* FUIT *dans la vallée.*

Au seul son de sa voix la mer *fuit*, le ciel tremble.
RACINE.

— Etre incliné brusquement en arrière : *Le front du nègre* FUIT *en arrière.* (Geoffroy St-Hilaire.)

— Se diriger, s'étendre en s'effaçant progressivement : *La chaîne de Mokatam* FUYAIT *à droite vers le sud.* (Gér. de Nerv.) ‖ Se dérober, manquer : *Le sol* A FUI *sous nos pas.*

— Laisser échapper le liquide ou le gaz par une fente, en parlant d'un récipient : *Un tonneau qui* FUIT. ‖ Se dit également du liquide ou du gaz qui s'échappe d'un récipient : *Voilà notre vin qui* FUIT.

— Fig. S'esquiver par des subterfuges, user de moyens dilatoires : *C'est un homme bien désagréable en affaires; il* FUIT *toujours.*

— Fig. Disparaître, s'évanouir, se dissiper : *Tout nous échappe, tout* FUIT, *tout court rapidement se précipiter dans le néant.* (Mass.) *Le progrès est une apparence qui* FUIT *toujours devant nous.* (C. Dollfus.)

La vie à chaque instant *fuit* vers l'éternité.
V. HUGO.

Hâtons-nous, le temps *fuit* et nous traîne avec soi;
Le moment où je parle est déjà loin de moi.
BOILEAU.

— *Faire fuir*, Chasser, mettre en fuite : *J'*AI FAIT FUIR *ce poltron. La pluie nous* A FAIT FUIR.

— Peint. Paraître s'éloigner des yeux du spectateur : *Leurs couleurs vives et gaies font* FUIR *les derniers plans à une grande profondeur.* (Th. Gaut.)

— Mar. Arriver vent arrière dans une tempête, quand il devient impossible de résister debout au vent et à la lame : *Quand on* FUIT, *il faut faire assez de sillage pour égaler la vitesse de la lame, afin qu'elle ne vienne pas déferler à bord.* (Bonnefoux.) ‖ *Fuir à mâts et à cordes*, Etre forcé de serrer toutes les voiles, et de se mettre vent arrière, quand la tempête devient extrême : *Le navire* FUYAIT *alors* À MÂTS ET À CORDES *devant des lames de soixante pieds de haut; le vent ne sifflait pas, ne grondait pas, ne mugissait pas; il hurlait dans le gréement.* (D.-d'Urville.)

— Techn. Se dit d'un outil qu'on ne tient pas assez ferme, quand on le manie.

— v. a. ou tr. Eviter en s'éloignant : FUIR *le danger.* FUIR *les séductions du monde. Je* FUIS *les oisifs des villes, gens aussi ennuyés qu'ennuyeux.* (J.-J. Rouss.) *Les poltrons* FUIENT *le danger, le danger fuit devant les braves.* (A. d'Houdetot.)

Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
Elle veut *fuir* l'objet dont elle fut touchée.
MOLIÈRE.

— Fig. Chercher à se soustraire à : FUIR *l'oisiveté, les mauvais exemples. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur, et il y a autant de ridicule à* FUIR *la mode qu'à l'affecter.* (La Bruy.) *La grande beauté me paraît plutôt à* FUIR *qu'à rechercher dans le mariage.* (J.-J. Rouss.) *Les citoyens ont le droit de* FUIR *la lumière; mais ils n'ont pas celui d'y soustraire leurs enfants.* (Vacherot.)

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
BOILEAU.

Une âme généreuse, et que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrat et de perfide.
CORNEILLE.

La parfaite raison *fuit* toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
MOLIÈRE.

‖ Abandonner, faire défaut à : *Le sommeil, qui m'*AVAIT FUI *la nuit précédente, vint répandre sur moi ses pavots.* (Le Sage.)

— Manége. *Fuir les talons*, Se dit du cheval qui chemine de côté.

Se fuir v. pr. S'éviter réciproquement :

Les tourterelles *se fuyaient;*
Plus d'amour, partant plus de joie.
LA FONTAINE.

— Fig. Chercher à se soustraire à ses propres pensées, à ses propres sentiments : *La conscience impure ne peut plus* SE FUIR *elle-même.* (Mass.)

— **Syn. Fuir, éluder, éviter.** V. ÉLUDER.

— **Allus. hist. Fuir en Parthe**, mots qui rappellent la manière de combattre des Parthes. V. FLÈCHE DU PARTHE.

FUIRÈNE s. f. (fui-rè-ne). Bot. Genre de la famille des cypéracées, type de la tribu des fuirénées, qui habite les régions chaudes de l'Amérique.

FUIRÉNÉ, ÉE adj. (fui-ré-né — rad. *fuirène*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux fuirènes.

— s. f. pl. Tribu de la famille des cypéracées, ayant pour type le genre fuirène.

FUITE s. f. (fui-te — rad. *fuir*). Action de fuir, de s'éloigner rapidement, pour éviter quelqu'un ou quelque chose : *Ce n'était pas une retraite, c'était une* FUITE. *Les jeunes gens, qui veulent toujours payer de courage, ne mettent point de différence entre la* FUITE *et la retraite.* (St-Evrem.)

Et la *fuite* est permise à qui fuit son tyran.
RACINE.

La seule *fuite*, Iris, nous garantit;
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.
Mme DESHOULIÈRES.

— Action d'un gaz, d'un liquide qui s'échappe par une fente, une fissure, du récipient dans lequel il est renfermé : *Une* FUITE *de gaz. Une* FUITE *d'eau, de vin.* ‖ Fissure par laquelle un gaz, un liquide s'échappe : *Examiner s'il n'existe pas des* FUITES *dans un tuyau, dans une fosse, dans un tonneau.*

— Fig. Instabilité de ce qui passe rapidement : *L'avarice annonce le déclin de l'âge et la* FUITE *précipitée des plaisirs.* (Vauven.)

O jours de mon printemps! jours couronnés de rose,
A votre *fuite* en vain un long regret s'oppose.
A. CHÉNIER.

‖ Echappatoire; moyen dilatoire : *Toutes ces procédures ne sont que des* FUITES. (Acad.) *C'est l'ordinaire de ceux qui ont tort et qui connaissent leur faible, de chercher des* FUITES. (La Font.)

— *Etre en fuite*, Se tenir éloigné d'un lieu où l'on craint des poursuites : *Les deux principaux accusés* SONT EN FUITE. ‖ *Prendre la fuite*, S'enfuir, s'esquiver, s'échapper :

Les nouveaux alliés *prennent* tous deux *la fuite.*
LA FONTAINE.

‖ *Mettre en fuite*, Chasser, obliger à s'enfuir : METTRE *les ennemis* EN FUITE.

Il *met*, chez lui, voisins, parents, amis *en fuite.*
BOILEAU.

— Hist. sainte. *Fuite en Egypte*, Voyage que Jésus, Marie et Joseph firent en Egypte, pour se dérober aux poursuites d'Hérode. ‖ Tableau, image représentant ce fait : *Une belle* FUITE EN EGYPTE.

— Fauconn. Ecart d'un oiseau.

— pl. Vén. Voies du cerf qui fuit : *Suivre les* FUITES.

— **Encycl.** Iconogr. *Fuite en Egypte.* Dans une étude intitulée : la *Vérité biblique défendue contre les erreurs de la peinture*, un recueil romain, les *Analecta juris pontificii*, a publié les réflexions suivantes au sujet de la manière dont les artistes représentent ordinairement la *Fuite en Egypte :* « Les peintres nous montrent la sainte Vierge assise sur un âne, que saint Joseph guide par un licou. Il faut tolérer cela, quoique ces détails ne soient pas dans l'Evangile... La beauté du sol et l'aménité des champs n'existent que dans l'imagination des artistes : les déserts qui séparent la Palestine de l'Egypte sont tout ce que l'on peut supposer de plus aride et de plus stérile. La sainte Vierge faisant boire l'enfant Jésus, saint Joseph cueillant des fruits sur un arbre pour les lui donner, sont de vraies puérilités. » L'auteur de ces observations fait preuve d'une sévérité bien grande à l'endroit des licences pittoresques et poétiques; mais, sans être d'une aussi rigide orthodoxie, il est permis de trouver fort étrange, pour le moins, le tableau que M. Léouzon-Leduc (la *Baltique*) dit avoir vu dans l'église de Saint-Nicolas, à Revel, et qu'il décrit ainsi : « La Vierge roule avec l'enfant Jésus dans un magnifique équipage à quatre chevaux; saint Joseph, en perruque poudrée, est assis sur le siége, faisant les fonctions de cocher, tandis que des anges voltigent aux portières, protégeant les divins voyageurs contre les ardeurs du soleil et la poussière de la route. On dirait un riche seigneur esthonien qui se rend dans ses terres. L'auteur de cette singulière composition est resté inconnu. »

D'ordinaire, les peintres représentent la Vierge assise sur un âne et portant dans ses bras son divin bambino; saint Joseph tient l'âne par la bride et le dirige à travers les obstacles du chemin. Quelquefois des anges font escorte à la sainte Famille, cueillent des fruits pour apaiser la soif du Messie et guident les voyageurs. La scène se passe tantôt en plein jour, tantôt pendant la nuit; dans ce dernier cas, Joseph ou un ange porte une torche pour éclairer la route. Le paysage n'est pas toujours riant; quelques artistes, désireux de faire de la couleur locale, ont placé la scène dans un site inculte, aride, où apparaissent de loin en loin quelques maigres dattiers. Mais c'est surtout de notre temps qu'on s'est préoccupé de rendre l'aspect véritable des lieux traversés par la sainte Famille; le paysage, qui a une importance plus grande que les figures, dans les tableaux ci-après mentionnés de Claude Lorrain, Elzheimer, Patenier, Breughel, Pœlenburg, etc., n'a absolument rien d'oriental.

Les plus anciennes représentations que nous connaissions à Paris de la *Fuite en Egypte* sont : un émail de Limoges du XIIIe siècle, qui appartient au musée de Cluny (no 981) et une petite peinture sur bois de l'école de Gentile de Fabriano, qui est au Louvre (musée Campana, no 94). L'école italienne nous offre sur ce sujet plusieurs compositions importantes, notamment du Guide (musées de Bruxelles, de Naples, etc., gravées par L. Lolli, S. Bernard, Fr. Poilly l'ancien, Maviez); de Carle Maratte (tableau au musée du Belvédère, mosaïque dans la cathédrale de Sienne, gravés par R. Audenaerde); du Titien (dessin à la plume au musée de Bâle); de L. Giordano (gravé par Gius. del Castillo, P. Monaco, A. Calzi); de Pacecco di Rosa (tableau au musée de Naples); de H. Scarsella (musée de Dresde); d'Alessandro Turchi (beau tableau, au musée de Madrid); de Garibaldo (musée d'Anvers); de L. Cambiaso (au palais Barberini, à Rome); de Lodovico Cardi (musée du Louvre, no 120); de L. Bassano (musée de Madrid); de Domenico Feti (musée du Belvédère); de Filippo Lauri (même musée); d'Augustin Carrache (musée de Venise); de Giovanni da San-Giovanni (gravé par Lasinio père); de G. Campi (gravé par G. Ghisi, 1578); d'Emilio Tuffi (gravé par G.-M. Giovannini); du Dominiquin (gravé par D. Cunego, W. Byrne, H.-Ch. Müller, dans le *Musée français*); etc. Il faut mentionner aussi les estampes de Torbido del Moro, Benedetto Castiglione, Bolognese, Ch. Alberti (1574), P.-F. Mola, Pietro Aquila, G.-B. Mazza, Stefano della Bella. Albert Dürer a fait le dessin d'une gravure en bois représentant la *Fuite en Egypte ;* cette pièce a été copiée par Jérôme Hopfer. On a aussi des gravures en bois sur le même sujet par Altdorfer et W. von Assen. Parmi les peintres allemands, hollandais, flamands et français, qui ont retracé cette scène dans des tableaux parvenus jusqu'à nous, nous citerons : W. von Assen (musée de Bâle); maître Wilhelm de Cologne (tableau de la fin du XIVe siècle, à la cathédrale de Cologne); Heemskerk (compartiment d'un polyptyque, au musée de Bruxelles); Alex. Kierings (musée de Bâle); A. van der Werff (musée de La Haye, v. ci-après); Dietrich (autrefois dans la galerie Fesch); Henri de Bles (musée de Munich); Breughel de Velours (musée de Besançon); D. Vinckenbooms (musée du Belvédère); Frans Franck le vieux (galerie de Dresde); Frans Franck le jeune (musée des Offices); Adam Elzheimer; Cornelis Schut (vente Salamanca, 1867); Rubens (v. ci-après); A. Wolfaerts (musée de Madrid); D. van Alsloot (vente Pommersfelden, 1867); Claude Lorrain (v. ci-après); François Boucher (musée de l'Ermitage); Eugène Devéria (Salon de 1838); Wiertz (église Saint-Joseph, à Bruxelles); Cabasson (Salon de 1847); Faustin Besson (musée de Besançon); Ant. Rivoulon (Salon de 1850); Alexandre Decamps (v. ci-après); P.-A. Jeanron (Exposition universelle de 1855); Beaume (même Exposition); J.-J. Bellel (même Exposition); J.-F. Brémond (Salon de 1859); Paul Flandrin (Salon de 1861, commande du ministère d'Etat), etc. Mentionnons, en outre, diverses estampes par Nicolas de Bruyn (1642); C.-W. Dietrich (1734); W. Elliott (d'après Pœlenburg); J.-B. Barbé (d'après Martin de Vos); J. Jordaens (1652); P. Pontins (d'après Jordaens); J.-J. Berd, Rembrandt, Ben. Audran (d'après Poussin); G. Malbeste (d'après Pœlenburg); J. Coelemans (d'après P. Puget); J. Johnson (d'après C. Coypel); Th. Burke (d'après Murillo); Michel Corneille, Gérard Audran (d'après F. Verdier); Cl. Goyrand (d'après J. Stella); Sébastien Bourdon (4 pièces différentes); Jean Morin, P.-N. Bergeret, A. Annedouche (d'après Portaels).

On a donné quelquefois, mais improprement, le titre de *Fuite en Egypte* aux tableaux représentant la sainte Famille arrêtée et se reposant des fatigues de la route; cette scène est intitulée plus exactement le *Repos de la sainte Famille*. V. REPOS.

Fuite en Egypte (LA), tableau de Claude Lorrain; musée de Dresde. Claude Lorrain a souvent traité ce sujet qui, à dire vrai, n'a été pour lui qu'un moyen d'animer de magnifiques paysages et de leur donner un caractère historique. Dans le tableau du musée de Dresde, la Vierge, tenant dans ses bras son divin fils, est montée sur un âne qu'un ange précède; Joseph vient par derrière, appuyé sur son bâton. Le paysage est un des plus beaux qu'ait peints Claude : au second plan, une cascade forme un cours d'eau, bien éclairé et d'un bel effet, sur lequel un pont est jeté; au fond, on aperçoit une ville et des montagnes; ce lointain est magnifique; le ciel est limpide, la lumière pure et radieuse. Outre les personnages sacrés, l'artiste a placé dans ce beau cadre deux voyageurs costumés à l'antique : un berger qui joue du chalumeau et une bergère qui l'écoute. — Une autre *Fuite en Egypte*, peinte par Claude en 1663, a fait partie de la collection de Lucien Bonaparte et figure aujourd'hui dans celle de lord Ahsburton; elle a été gravée par Morel. C'est une œuvre remarquable. Comme dans le tableau de Dresde, la sainte Famille est escortée dans sa fuite par un ange. Un berger fait abreuver ses moutons à une rivière qui coule sous un pont en ruine. Dans un bateau, un pêcheur tire ses filets.

D'autres compositions de Claude représentant la *Fuite en Egypte* ont été gravées par Richard Earlom, Vivarès, S. Smith, F.-W. Gmelin.

Fuite en Egypte (LA), tableau de Rubens, au Louvre (no 430). La scène se passe pendant la nuit; le ciel est parsemé d'étoiles; le disque de la lune se reflète dans les eaux d'une rivière que vient de franchir la sainte Famille. Un ange conduit l'âne sur lequel est montée Marie, qui porte le divin enfant et qui est vêtue d'une robe bleue et d'un manteau verdâtre. Une vive lumière émane de l'enfant Jésus et éclaire les voyageurs. Un autre ange vole à la droite de la Vierge. Joseph, enveloppé d'un manteau jaune et appuyé sur son bâton, ferme la marche; il se retourne et observe avec inquiétude deux cavaliers qui galopent à droite, sur les bords de la rivière. Au fond, à gauche, au pied d'un rocher entouré d'arbres, des bergers et leurs troupeaux sont groupés auprès d'un feu.

Cette peinture est d'une couleur chaude et profonde. Une composition analogue, et qui pourrait bien n'être qu'une étude pour ce tableau, a été décrite dans le catalogue de Smith (no 860) : elle figurait, en 1830, dans la collection de sir Abraham Hume, en Angleterre. La *Fuite en Egypte* a été gravée d'après Rubens par I.-C. Marinus, C. Galle le jeune et R. Lowry.

Fuite en Egypte (LA), chef-d'œuvre d'Adrien van der Werff; musée de La Haye. La Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, est montée sur un âne que saint Joseph conduit. La sainte Famille chemin le long d'un ruisseau près duquel on voit quelques arbres et les ruines d'un portique.

Ce tableau avait été donné par l'artiste à sa fille, qui le céda pour 4,000 florins (9,000 francs) à un amateur de La Haye, M. Schuylenburg, de la collection duquel il passa au musée de La Haye, en 1735. Il prit place au Louvre sous le premier Empire et fut rendu à la Hollande en 1815. Il a été gravé par Avril l'aîné dans le *Musée français*, par Châtaigner et Bovinet dans le *Musée Filhol*. C'est une des meilleures peintures du chevalier van der Werff, dont la réputation a d'ailleurs été fort surfaite.

Fuite en Egypte (LA), tableau de Decamps. C'est le soir : la sainte Famille est en marche; un ange conduit par la bride l'âne sur lequel sont montés la mère et son divin fils; ils vont franchir un torrent.

Ce tableau, qui a figuré au Salon de 1850 et qui récemment (mars 1872) a été payé 15,150 francs à la vente de la galerie Pereire, dont il faisait partie, n'a pas plus de 0m, 35 de largeur sur 0m, 24 de hauteur. Le paysage est beaucoup plus important et plus intéressant que les figures : l'effet de crépuscule est particulièrement bien rendu; le ciel, rayé de jaune, d'orange et de pourpre, est superbe.

FUJET s. m. (fu-jè). Moll. Petite coquille peu connue, qui paraît appartenir au genre troque.

FULBERT DE CHARTRES, l'un des plus illustres prélats de son siècle, né à Poitiers, ou à Chartres, ou, selon Mabillon, à Rome, vers 950, mort en 1028. Il appartenait à une famille pauvre et fit ses premières études dans les écoles de Reims, où il eut pour maître le savant Gerbert, puis se retira à Chartres, et y ouvrit, en 968, une école qui devint célèbre. Aux fonctions d'écolâtre dans l'église de Chartres, Fulbert joignit encore celles de chancelier. Ses travaux littéraires ne furent pas sans récompense. Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, prince lettré et protecteur des savants, appela Fulbert auprès de lui et le combla d'honneurs. Entre autres bienfaits, il lui donna la trésorerie de Saint-Hilaire de Poitiers. Baronius a cru que Fulbert avait été moine de Saint-Père en Vallée. Cave, Baillet et le P. Le Long font Fulbert abbé de Ferrières avant l'année 1004. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Fulbert était lié d'une étroite amitié avec les plus grands abbés de son temps, saint Abbon de Fleury, saint Odilon de Cluny, le B. Richard de Saint-Vanne, et qu'il fut toujours très-sympathique aux monastères.

Après avoir longtemps enseigné à Chartres et s'être acquis par sa doctrine l'estime des rois, des évêques et des étudiants, Fulbert fut élu évêque de cette ville à la mort de Rodolphe (1007). Il dut son élévation au roi Robert, son ancien condisciple de Reims. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent point de professer; seulement il cessa d'exercer la médecine. Il avait assez à faire de répondre à tous ceux qui lui demandaient des conseils; il était l'oracle de tous les monastères. Au mois de mai 1008, il assista au concile que le roi Robert assembla dans son palais de Chelles, et il y reçut des marques publiques de respect et de vénération. Par honneur, on voulut qu'il signât les canons et décrets immédiatement après les métropolitains, et avant onze autres évêques dont plusieurs, tels qu'Adalbéron de Laon, étaient fort anciens dans l'épiscopat. On n'a pas de grands détails sur la vie de Fulbert. D'après ses *Lettres*, on voit qu'il unissait la fermeté à la douceur. Il prit part à toutes les affaires ecclésiastiques de l'époque et même à quelques événements politiques, commença la magnifique cathédrale qui existe encore aujourd'hui, institua, dit-on, la fête de la Nativité de la Vierge Marie et introduisit dans son église la notation musicale de Gui d'Arezzo. Les contemporains et les auteurs du siècle suivant parlent avec admiration de la sainteté de sa vie, de sa doctrine lumineuse, de ses éminentes vertus et de sa grande érudition. Un d'entre eux a écrit qu'à la mort de Fulbert l'amour de la philosophie et la gloire de l'épiscopat semblèrent ensevelis avec lui dans le tombeau.

Dès 1585, Papire Le Masson publia un recueil de ses *Œuvres* en un petit volume in-8°. En 1608, Charles de Villiers en publia un *Recueil* beaucoup plus complet, chez Thomas Blaise, à Paris.

Les *Lettres* sont ce qu'il y a de plus intéressant parmi ses ouvrages. Elles sont fort curieuses pour l'étude des mœurs de l'époque, dont elles sont presque le seul monument historique. On en compte 138. La première, qui est très-prolixe, est une dissertation dogmatique sur trois points essentiels de la foi chrétienne : le mystère de la Trinité, la nature du baptême et la vérité du mystère eucharistique. Cette *Lettre* a paru si belle à Du Boulay, qu'il l'a insérée presque tout entière dans son *Histoire de l'Université de Paris.*

La seconde roule sur la cérémonie de l'hostie consacrée qu'on donnait autrefois aux prêtres nouvellement ordonnés.

Parmi les autres *Lettres*, plusieurs sont écrites au roi Robert, une à Canut, roi d'Angleterre, quelques-unes au comte d'Anjou, à Richard II, duc de Normandie, plusieurs à Guillaume V, comte de Poitiers, la plupart à des évêques, notamment à Leutheric, archevêque de Sens. Ces *Lettres* prouvent clairement que Fulbert était à la tête de son siècle. Outre l'utilité qu'on en peut tirer pour l'histoire, elles contiennent aussi une foule de renseignements sur le dogme, la morale, la discipline, et surtout sur la question des empêchements du mariage. Un certain nombre de ces *Lettres* lui ont été faussement attribuées.

On possède encore dix *Sermons* de Fulbert. La *Chronique* de Maillezais, ou plutôt de Saint-Maixent, porte que, outre ses écrits en prose, il avait encore composé plusieurs pièces notées pour les offices divins.

Quant à sa manière d'écrire, les critiques lui accordent la supériorité sur tous les écrivains de son temps. Le style de ses *Lettres*, en particulier, est plus châtié; on y trouve de l'esprit, un tour et une délicatesse dignes des bons siècles.

FULBERT, chanoine de Paris, oncle de la célèbre Héloïse. V. ABAILARD.

FULCALDÉE s. f. (ful-kal-dé — de *Foucault*, n. pr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des mutisiées, appelé aussi TURPINIE, et comprenant deux espèces qui croissent en Amérique, sur les Andes.

FULCHIRON (Jean-Claude), littérateur et homme politique français, né à Lyon en 1774, mort en 1859. Son père avait été député au Corps législatif sous l'Empire. Elève de l'Ecole polytechnique en 1795, il servit pendant quelques années dans l'artillerie, puis se démit de son grade et s'adonna à la culture des lettres. En 1831, les électeurs du Rhône l'envoyèrent siéger à la Chambre des députés, où, pendant quinze ans, il se montra le constant défenseur de la politique conservatrice, l'adversaire de toutes les mesures libérales. Nommé pair de France en 1845, il continua à soutenir par ses votes le gouvernement et fut rendu à la vie privée par la révolution de 1848. M. Fulchiron, grand amateur des lettres et des arts, visita à plusieurs reprises l'Italie. Outre des tragédies dans le genre classique, qui furent reçues à la Comédie-Française, mais qui n'ont pas été jouées : le *Siége de Paris*, *Saül*, *Pizarre*, *Argillon*, *Juvénal des Ursins*, etc., on lui doit : *Voyage dans l'Italie méridionale* (1844, 4 vol. in-8°); *Voyage dans l'Italie septentrionale* (1858, in-8°).

FULCRACÉ, ÉE adj. (ful-kra-sé — rad. *fulcrum*). Bot. Se dit des bourgeons dont les écailles sont formées par l'avortement de pétioles bordés de stipules, comme ceux du prunier.

FULCRÉ, ÉE adj. (ful-kré — rad. *fulcrum*). Bot. Se dit de tiges d'où partent de longues racines qui vont gagner la terre et s'y implanter.

FULCRUM s. m. (ful-kromm — mot lat. qui signifie appui, soutien). Bot. Mot employé pour désigner tous les organes appendiculaires qui facilitent la végétation, tels que les vrilles, les crampons, les stipules, les poils, etc. ‖ Pl. FULCRA.

FULDA (Frédéric-Charles), philologue allemand, né à Wimpfen (Souabe) en 1724, mort en 1788. Il étudia la théologie luthérienne à Tubingue, devint aumônier d'un régiment en 1748, prédicateur de garnison en 1751, pasteur à Muhlhausen dans le Wurtemberg (1758) et enfin à Ensingen, où il mourut. Fulda était très-versé dans la connaissance des langues et de leurs origines, et avait une grande habileté dans les arts mécaniques. Il faisait partie de plusieurs sociétés savantes, notamment de l'Académie des sciences de Gœttingue. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Ecrit couronné et relatif aux deux principaux dialectes de la langue allemande* (Leipzig, 1773); *Recueil et origine des radicaux de la langue allemande* (Halle, 1776); *Règles fondamentales de la langue allemande* (Stuttgard, 1778, in-8°); *Aperçu de l'histoire du monde* (1783, in-8°); *Essai d'une collection générale de termes idiotiques allemands* (Berlin, 1788, in-4°).

FULDE ou **FULDA**, rivière de Prusse. Elle prend sa source dans le Rhœngebirge, près de Gersfeld, coule du S. au N., entre dans la Hesse-Cassel, où elle baigne la ville de Fulde, Cassel et se jette dans la Wera, près de Manden, dans le royaume de Hanovre, pour former le Weser. Cours de 190 kilom. Elle est navigable à partir de Hersfeld; sa vallée est étroite, bordée de hauteurs et ne s'ouvre qu'à Cassel.

FULDE ou **FULDA**, ville de Prusse (Hesse), ancien ch.-l. de la prov. et du cercle de son nom, sur la Fulde, à 85 kilom. S.-E. de Cassel; 9,339 hab. Evêché catholique, autrefois princier (1752-1803), cour d'appel de la province, gymnase, séminaire théologique, école secondaire ecclésiastique, école normale primaire catholique, école polytechnique élémentaire, école d'arts et métiers; bibliothèque; plusieurs établissements de bienfaisance. Fabrication de cotonnades, de lainages, de toiles, de crayons; tanneries, bonneterie, etc. Commerce de toiles, de laines, de houblons, d'eau-de-vie, de céréales, de bestiaux. Marché de porcs.

Ville ancienne, Fulde possède une vieille enceinte de murailles et de nombreuses constructions du moyen âge. Parmi les édifices les plus remarquables, nous citerons : la cathédrale, édifice moderne (1704-1712), dont la crypte renferme les ossements de saint Boniface, patron de la ville; l'église Saint-Michel, rebâtie au XIe siècle; le palais des anciens évêques, devant lequel s'élève la statue de saint Boniface, en bronze, par Henschel; les bâtiments de l'ancienne abbaye, etc. On peut visiter aux environs de Fulde : le jardin du château; la Faisannerie, château des princes-abbés; le couvent de franciscains de Frauenberg, et le Calvarienberg, où se voit la fontaine de Saint-Boniface. Fondée en 1734, l'université de Fulde fut supprimée en 1805, après la conquête de la Hesse Electorale par les armées de Napoléon. Un séminaire et un lycée ont remplacé cette université, qui n'a jamais pu s'élever à une grande notoriété.

Fulde doit son origine à une abbaye fondée, en 744, par saint Boniface. En 968, cette abbaye obtint la primature sur toutes les abbayes de l'Allemagne et de la France; à partir du règne de l'empereur Charles IV, les abbés de Fulde furent de droit archichanceliers de l'empire. Cette abbaye, avec les domaines qui en dépendaient, fut élevée, en 1752, au rang d'évêché relevant directement de l'empereur d'Allemagne. Cet évêché fut sécularisé en 1703, et donné avec titre de principauté à la maison de Nassau-Orange; mais celle-ci ayant pris fait et cause pour Napoléon, lors de la coalition de 1805, la principauté de Fulde lui fut enlevée, réunie au grand-duché de Francfort et donnée à Charles de Dalberg. Par le traité de Vienne, elle passa en partie à la Prusse, en partie à l'électeur de Hesse, dans le pays duquel elle forme une province limitée au N. par les provinces de Hesse inférieure et Hesse supérieure, à l'E., par le duché de Saxe-Weimar, au S., par le cercle bavarois de Franconie, au S.-O., par la province de Hanau, et à l'O. par le grand-duché de Hesse. Elle comprend une superficie de 173,250 hectares et renferme 38,000 hab. Elle est divisée en quatre cercles, dans lesquels on trouve 4 villes, 9 bourgs et 316 villages. Le sol, arrosé par la Fulde, la Flieder et d'autres cours d'eau moins importants, se prête peu à l'agriculture; mais il est riche en bois, en fer et en charbon.

FULEK, bourg de Hongrie, comitat de Nograd, à 12 kilom. N.-E. de Losoncz; 2,150 hab. Source minérale. Restes d'un ancien château, longtemps résidence d'un pacha turc.

FULGENCE (saint) [Fabius-Claudius-Gordianus **Fulgentius**], théologien latin, né à Leptis (Afrique) vers 468, mort dans l'île de Cercine en 533. Procurateur de sa ville natale, il abandonna le monde pour embrasser la vie religieuse, et se retira dans un monastère. Longtemps persécuté par les Vandales, qui professaient l'arianisme, il erra en Sicile et en Italie, fut nommé évêque de Ruspe (508), puis exilé en Sardaigne par Trasimond, roi des Vandales, et rappelé sur son siége par Hildéric. Il a beaucoup écrit en latin, et son zèle contre les ariens l'a fait placer au nombre des Pères de l'Eglise. Il imitait saint Augustin dans son style aussi bien que dans ses opinions sur la grâce. Ses œuvres, qui ont eu de nombreuses éditions, ont été publiées notamment à Mayence, en 1515, à Paris, en 1684, et à Venise, en 1742.

FULGIE s. f. (ful-gî — du lat. *fulgere*, briller). Bot. Syn. de CONIOCYBE, genre de cryptogames.

FULGINATE, médecin italien. V. GENTILE GENTILI.

FULGORE s. m. (ful-go-re — du lat. *fulgor*, éclat). Entom. Genre d'insectes hémiptères homoptères, type de la tribu des fulgoriens : *Les* FULGORES *sont faciles à reconnaître à leur tête fort grande et vésiculeuse.* (Em. Blanchard.) ‖ Quelques naturalistes font ce mot féminin.

— **Encycl.** Les *fulgores* sont des insectes hémiptères, voisins des cigales. Ils sont généralement d'assez grande taille et de couleurs vives et variées. Leur tête, fort grande, renflée, vésiculeuse, porte des appendices de forme singulière, qui imitent tantôt une scie, tantôt la trompe d'un éléphant ou le mufle de certains animaux; elle est munie d'antennes très-courtes, à second article globuleux, et terminées par une soie fort grêle; le volume de cette tête égale ou dépasse même quelquefois celui du corps. Mais ce qui caractériserait surtout ces insectes, ce serait la propriété qu'on leur a attribuée d'émettre une lumière phosphorescente, qui aurait son siége dans la tête. Cette propriété a été signalée pour la première fois par Sibylle de Mérian, qui l'observa à la Guyane et surtout à Surinam. Plusieurs *fulgores*, qu'elle avait renfermés dans sa chambre, s'échappèrent pendant la nuit et se répandirent de tous côtés. La lueur qu'ils répandaient, assez vive, dit Sibylle, pour qu'on pût lire sans autre lumière, l'effraya d'abord, jusqu'à ce qu'elle en eût reconnu la cause. Depuis lors, bien des voyageurs ont parcouru les mêmes pays, et aucun d'eux n'a observé la propriété phosphorescente attribuée aux *fulgores*. Faut-il voir dans le récit de Sibylle de Mérian un préjugé indigène rapporté complaisamment et sans contrôle? Ou bien faudrait-il expliquer ces opinions contradictoires en admettant que les *fulgores* ne sont phosphorescents qu'à certaines époques de leur vie, par exemple dans la période de l'accouplement? Les avis sont partagés. On ne connaît que trois ou quatre espèces de ce genre, et tout ce qu'on sait de leurs mœurs, c'est que l'insecte parfait vit sur les arbres. Quant à la larve, elle est complétement inconnue. Le *fulgore* d'Europe habite le midi de cette région; c'est l'espèce la plus petite; sa longueur ne dépasse pas 0m, 015. D'autres espèces sont propres à l'Amérique du Sud. Le *fulgore porte-lanterne* a 0m, 08 de longueur et près de 0m, 14 d'envergure; sa tête, globuleuse, oblongue, fortement proéminente, est arrondie au bout; sa couleur est d'un jaune verdâtre, moucheté de noir et de blanc. Le *fulgore porte-chandelle*, long d'un peu plus de 0m, 02, a le museau terminé en pointe allongée; sa couleur est mêlée de vert et d'orangé. Cette espèce habite la Chine.

FULGORELLE adj. (ful-go-rè-le — du rad. *fulgore*). Entom. Syn. de FULGORIEN.

— s. f. pl. Syn. de FULGORIENS.

FULGORIEN, IENNE adj. (ful-go-ri-ain, iène — de *fulgore*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte aux fulgores.

— s. m. pl. Tribu d'insectes hémiptères homoptères, ayant pour type le genre fulgore : *Tous les* FULGORIENS *sont des insectes vivant exclusivement du suc des végétaux.* (Blanchard.)

— **Encycl.** Les *fulgoriens* sont des insectes hémiptères homoptères, qui forment une tribu de la famille de cicadaires ou cigales. Ils sont caractérisés par des antennes de trois articles, insérées sous les yeux; des ocelles ne dépassant jamais le nombre de deux; un museau souvent prolongé, quelquefois plat; des pieds conformés pour le saut. On n'observe, chez ces insectes, aucun organe musical dans le genre de celui qui caractérise les cigales. Leurs ailes, dont les supérieures sont souvent coriaces et opaques, sont disposées en toit dans le repos. Les nombreuses espèces de cette tribu sont répandues sur presque tout le globe; elles vivent du suc des végétaux; les femelles enveloppent leurs œufs d'une matière blanchâtre.

FULGOROÏDE adj. (ful-go-ro-ide — de *fulgore*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Syn. de FULGORIEN.

— s. m. pl. Syn. de FULGORIENS.

FULGOSE, nom d'une famille qui a fourni plusieurs doges à Gênes. V. FRÉGOSE.

FULGURAL, ALE adj. (ful-gu-ral, ale — du lat. *fulgur*, foudre). Qui concerne la foudre.

— Antiq. rom. *Science fulgurale*, Divination que les Romains pratiquaient par l'observation de la foudre.

FULGURANT, ANTE adj. (ful-gu-ran, an-te — du latin *fulgurare*, qui vient de *fulgur*, foudre, dont le radical, selon Delâtre, est le même que celui du latin *fulgeo*, briller d'un éclat vif et effroyable, c'est-à-dire le sanscrit *bharg*, forme gounifiée de la racine *bhrig*, brûler, briller). Environné d'éclairs; qui lance des éclairs : *J'aimais à regarder en face Jupiter* FULGURANT. (Proudh.)

— Qui brille comme un éclair : *La tête de*